

HOMÈRE,
ILIADÉ,
XVIII-XXIV

REPÈRES

HOMÈRE, L'AÈDE MYTHIQUE

Qui est Homère ?

À l'aube de la littérature brillent deux étoiles, l'*Illiade* et l'*Odyssée* et un aède*, Homère, "l'énorme poète enfant", selon Victor Hugo, qui ajoute : "le monde naît, Homère chante. C'est l'oiseau de cette aurore" (*William Shakespeare*, livre II, 2, "les Génies", 1864). Sa vie nous est racontée par "des textes tardifs, de l'époque romaine ou byzantine (qui) reprennent des textes plus anciens (pouvant remonter jusqu'au v^e siècle av. J.-C., qu'ils citent ou utilisent), qui eux-mêmes renvoient à des traditions archaïques, liées aux cultes d'Homère et aux écoles qui revendiquaient la propriété de ses œuvres. Il y en a 9" [JUDET DE LA COMBE, 2017, p. 65-66]. Il s'agit d'une construction intellectuelle dont voici les éléments canoniques : Homère aurait vécu au VIII^e siècle avant J.-C. "sur la côte est de la mer Égée et les îles voisines" [JUDET DE LA COMBE, 2017, p. 61], mais le lieu précis de sa naissance n'est pas connu, au contraire de celui de sa mort : "la petite île d'Ios, (dans) l'archipel des Cyclades, près de Paros, Naxos et Amorgos" [*Ibid.*, p. 172]. De naissance obscure tant il eut de pères et de mères, connus et inconnus, il se forme auprès de son père adoptif, Phémios (comme l'aède d'Ulysse à Ithaque), erre dans différentes régions du monde, connaît des succès (à Chios notamment, où il compose l'*Illiade* et l'*Odyssée*) et des échecs (surtout sa défaite lors du concours poétique de Chalcis d'Eubée contre Hésiode, à l'occasion des jeux funéraires en l'honneur du guerrier Amphidamas ; cette défaite est due que, selon le roi qui arbitrait le duel, "il était juste [...] que l'emportât celui qui invitait aux travaux des champs et à la paix, non celui qui racontait des guerres et des massacres", *Sur Homère et Hésiode, leur famille et leur rivalité*, § 13, traduction G. Lambin, in H. Monsacré (dir.), *Tout Homère. Avec les textes inédits de la légende de Troie*, Albin Michel, Paris, Les Belles Lettres, 2019, p. 1165), est frappé de cécité (ou non), voyage et finit par mourir en glissant sur de la boue, "après n'avoir pas su résoudre une énigme enfantine" [JUDET DE LA COMBE, 2017, p. 49].

En fait, “Homère” est davantage un mythe qu’un aède réel ; il est une émanation de la poésie, comme l’indique son “premier nom, Mélésgénès, selon la version la plus répandue”, c’est-à-dire “né du Mélès”, fleuve “qui coule près de la ville de Smyrne en Asie Mineure mais qu’on ne peut identifier (il y a six candidats possibles)” ; or, “fleuve et poésie sont mythiquement liés. Parole chantée et eau vive ont un même cours”, en un lien fort que souligne “le nom du fleuve d’Homère, le Mélès, puisque ‘chant’ se disait *melos*” [JUDET DE LA COMBE, 2017, p. 75-76].

En outre, le nom Ὅμηρος qui signifie tout à la fois “assembleur, otage, accompagnateur, aveugle, homme des grandes fêtes”, est “celui d’un médiateur qui n’a pas d’origine, de lieu, de mots à lui” [JUDET DE LA COMBE, 2017, p. 70] : “chaque fois, (Homère) est ‘entre’. Intermédiaire, mobile, sans attache, il passe, permet un accord. Là aussi, il harmonise” [*Ibid.*, p. 87 ; cf. aussi p. 103 : “Homère est toujours ‘entre’”].

Homère est ainsi un passeur de mémoire, la voix de la Muse, fille de Mnémosyne, dont il porte les accents dans le monde des hommes, comme le dit l’incipit des deux épopées.

Le culte d’Homère

La relation des Anciens à Homère s’est traduite par une “héroïsation religieuse” marquée par des cultes très divers : rituels funéraires, sacrifices religieux (cf. Elie, *Histoire Variée*, IX, 15, à propos d’Argos), commémorations, marques de dévotion personnelle (cf. Plutarque, *Vie d’Alexandre* : Homère aide le conquérant à choisir le lieu de la fondation d’Alexandrie ; voir la synthèse de F. Kimmel, “Cultes d’Homère, aspects idéologiques”, p. 173-179, in *Gaia*, 10, 2006, p. 171-186, en ligne).

Le culte que les cités rendent au poète épique est une forme de remerciement au poète qui les a glorifiées : “rendre un culte à Homère équivaldrait alors à réaffirmer cette gloire” et à manifester “une fierté non seulement locale [...] mais également nationale” [KIMMEL, 2006, p. 180 et 182] ; de fait, cette idée d’échange est bien en accord avec ce que signifie le nom “Homère” et suggère le lien entre cultes héroïques et diffusion des poèmes épiques.

Les Homérides

Homère s'inscrit dans une communauté, de nature cultuelle, et c'est pour cela que sa poésie est "anonyme [...] : le temps d'un rite solennel ou restreint, pour des récitation plus limitées, il fait indéfiniment, lui (l'auteur mythique) et ses héritiers, sortir ses auditeurs de leur condition et leur propose une expérience entraînante, qui leur donne accès à la connaissance mentale et physique, par la musique, d'un passé présenté comme un objet ouvert, renouvelé à chaque performance" [JUDET DE LA COMBE, 2017, p. 325].

Les "héritiers" d'Homère sont les Homérides, Ὀμηρίδαι, formant, à Chios, "une sorte de corporation d'aèdes [...] qui entendaient veiller sur les écrits d'Homère et, sans doute, continuer son œuvre" (R. Flacelière, préface à l'édition de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1955, p. 32). Selon une scholie à la *Néméenne* 2 de Pindare, ils "sont les descendants d'Homère qui, traditionnellement, chantaient ses poèmes; ensuite ce nom désigna les rhapsodes*, sans que, de famille, ils remontassent à Homère; particulièrement connus furent ceux du groupe de Cynaïthos qui, dit-on, imputaient à Homère bon nombre de poèmes qu'ils avaient faits eux-mêmes" (citée et traduit par L. Deroy, "Le nom d'Homère", p. 428, in: *L'antiquité classique*, 41, fasc. 2, 1972, pp. 427-439, en ligne). C'est le cas de la partie délienne de l'*Hymne à Apollon* (l'auteur en serait Cynaïthos: cf. JUDET DE LA COMBE [2017, p. 311]) dont l'envoi final (avant la partie pythique) attribue la paternité à "un homme aveugle (qui) demeure dans la rocailleuse Chios et (dont) tous les chants, πᾶσαι [...] αἰοδαί, sont à jamais les meilleurs" (v. 172-3; sur ce passage, cf. JUDET DE LA COMBE [2017, p. 320-321]); et, de fait, pour Thucydide, cet hymne est d'Homère (*Guerre du Péloponnèse*, III, 104)... Selon DEROY [1972, p. 436], le terme ὄμηρος désigne "le récitateur de poèmes, particulièrement de poèmes épiques et, puisque le mot avait fondamentalement le sens de 'remplaçant', il était, sans doute, en principe, l'interprète d'œuvres dont il n'était pas l'auteur". L'aède homérique est celui qui porte la parole mythique et l'incarne dans sa poésie qui tire son autorité et sa célébrité d'Homère, dont l'existence n'a jamais été mise en doute par les Anciens.

Homère éducateur de la Grèce

Source d'inspiration ou de critique pour les écrivains qui le suivent, Homère est devenu la base de la παιδεία grecque : “prince de la poésie et premier des poètes tragiques”, “Ὅμηρον ποιητικώτατον [...] καὶ πρῶτον τῶν τραγῳδοποιῶν, selon Platon, “il a éduqué la Grèce”, τὴν Ἑλλάδα πεπαιδευκεν (Platon, *Rép.* X, 606e-607a), puisque les enfants apprenaient à lire, écrire, penser grâce à ses épopées, tandis que les adultes y trouvaient des règles de morale, des stratégies militaires, des réflexions religieuses, une philosophie de vie... L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont devenus, dès la période classique, des livres sacrés (Félix Buffière a pu parler à leur sujet de “Bible des Grecs”, *Les mythes d'Homère et la pensée grecque*, Paris, Les Belles Lettres, 1956, p. 10). Cette prégnance homérique est au fondement des cultes qui lui sont rendus, lesquels sont également des cultes “à l'éducation dont il est le garant et à la culture qui en découle” et dont il est “un symbole [KIMMEL, 2006, p. 184-185].

LES ŒUVRES D'HOMÈRE

Homère père de la littérature

De nombreuses œuvres ont été attribuées à Homère dans l'antiquité. En voici les principales (pour plus de précision voir H. Monsacré (dir.), *Tout Homère. Avec les textes inédits de la légende de Troie*, Albin Michel, Paris, Les Belles Lettres, 2019 ; la traduction nouvelle de l'*Iliade* est due à Judet de La Combe).

• Les *Hymnes*

Rédigés à la manière d'Homère et chantant une divinité, ces 33 poèmes sont d'époques, de longueur (entre 3 et plus de 580 vers) et de styles différents. Ces “compositions énoncées par un *je* anonyme, extrêmement discret sur les circonstances de son exécution” vont de la fin du VIII^e siècle (“Hymne à Apollon Délien”) jusqu'à notre ère (l'“Hymne à Arès” a pu être daté du IV^e siècle). “Ils relatent différents événements de la biographie des dieux survenus dans un temps lointain, légendaire et indéterminé. Ainsi y découvre-t-on l'acquisition de leurs sphères d'influence, leurs rapports mutuels et leurs relations avec

les mortels. On y décrit aussi leur nature et leurs attributs” (Maria Vamvouri Ruffy, à propos du contenu et de la structure des *Hymnes homériques*, in *La fabrique du divin: Les Hymnes de Callimaque à la lumière des Hymnes homériques et des Hymnes épigraphes*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2004 p. 27).

Leur structure, tripartite, comporte un prélude, un éloge du dieu (narration d’un épisode de sa vie – la quête de Déméter après la disparition de sa fille, Coré – et/ou description d’une action bienfaisante – invention de la lyre par Hermès), un envoi final sous forme d’une adresse au dieu, marquée par le traditionnel χαῖρε invitant le dieu à se réjouir de l’hymne qui lui a été offert. C. Calame (“Variations énonciatives, relations avec les dieux et fonctions poétiques dans les *Hymnes homériques*”, *Museum Helveticum*, 52, 1995, p. 2-19) appelle ces trois parties *evocatio*, *epica laus* et *preces*. Ces poèmes, qui ont un ancrage local, prennent une dimension panhellénique, le nom d’Homère permettant l’unité des cités dans le partage des mêmes valeurs éducatives.

• Le *Margitès*

Encore attribué à Homère par Aristote, qui y voit l’ancêtre héroïque de la comédie (*Poétique*, 4, 1448b), ce poème comique et parodique, mêlant hexamètres et iambes, se présente comme l’œuvre d’un “vieillard, aède divin, serviteur des Muses et d’Apollon”, venu à Colophon avec sa lyre, selon l’un des fragments qui nous restent. Il met en scène un insensé, Margitès, qui inscrit dans le titre de l’œuvre un nom caractérisant sa bêtise (dérivé de μάργος, insensé, insolent). Pour Platon, “Homère, poète le plus sage et le plus divin”, Ὅμηρόν γε τὸν θεϊότατόν τε καὶ σοφώτατον ποιητὴν, voit en lui quelqu’un à qui il manque la maîtrise de ses connaissances et pour qui “le fait d’avoir beaucoup de connaissances est mauvais”, κακὸν τὸ πολλὰ εἰδέναι ; par conséquent Margitès est quelqu’un de peu de prix, un être méprisable, φαῦλός τις ὢν ἐτύγχανεν (*Alcibiade mineur*, 147c-d). Le *Margitès* est, pour Platon, le moyen d’une réflexion sur la nécessaire maîtrise de ses connaissances.

• La *Batrachomyomachie* : analysée comme œuvre écho

(v. Prolongements. La guerre et la paix dans la *Batrachomyomachie*)

